

Ciné-Bulles

Le bouffon meurtrier / *The Last King of Scotland* de Kevin McDonald

Guillaume Roussel-Garneau

Volume 25, numéro 1, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60798ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roussel-Garneau, G. (2007). Le bouffon meurtrier / *The Last King of Scotland* de Kevin McDonald. *Ciné-Bulles*, 25, (1), 58-59.

« Nous pensons que les gens heureux ne devraient pas s'en faire avec les choses cachées. Nos esprits sont offensés si nous pensons trop », affirme le chaman à Rasmussen. Le travail de l'anthropologue en est bien sûr affecté. Ce scientifique était venu comprendre une culture et questionnait les Inuits sur des sujets ne faisant pas référence à l'instant présent; il doit accepter le refus d'expliquer les choses. **Le Journal de Knud Rasmussen** est donc, de façon implicite, une réflexion sur l'éthique de l'anthropologue observant une culture étrangère et isolée.

Le film laisse aussi croire que c'est de façon passive que les Inuits ont adopté les valeurs et les rites du christianisme. C'est en souriant que les membres du second groupe exécutent les chants et les pratiques rituelles chrétiennes qui modifient pourtant leur culture. L'expédition est un trajet symbolisant la transition historique des valeurs et des croyances du peuple. Le récit du dernier chaman est donc l'histoire des Inuits avant l'arrivée de la culture occidentale.

« Qui étions-nous et que nous est-il arrivé? », demandent Kunuk et Cohn. Ils

s'adressent d'abord et avant tout aux Inuits, car ils remettent en cause leur identité. Ces questions sont cruciales pour une culture qui s'est radicalement transformée et qui est présentement confrontée aux problèmes du chômage, de l'isolement et du suicide.

Certains critiques se sont plaints du rythme lent et du caractère évasif du scénario. Mais un style plus dynamique pour représenter la vie dans le Nunavut en 1922 aurait été une forme de trahison. Ce mécontentement ne prouve qu'une chose : le film réussit à dépayser le spectateur, trop habitué aux schèmes cinématographiques traditionnels. ■

Le Journal de Knud Rasmussen

35 mm / coul. / 112 min / 2006 / fict. / Canada-Danemark

Réal. et scén. : Zacharias Kunuk et Norman Cohn
Image : Norman Cohn
Son : Richard Lavoie
Mont. : Norman Cohn, Félix Lajeunesse et Catherine Ambus
Prod. : Igloodik Isuma Productions
Dist. : VivaFilm
Int. : Pakak Innuksuk, Leah Angutimarik, Jens Jorn Spottag, Samuelli Ammaq



Le Journal de Knud Rasmussen - PHOTO : NORMAN COHN

The Last King of Scotland
de Kevin McDonald

Le bouffon meurtrier

GUILLAUME ROUSSEL-GARNEAU

C'est à travers le regard d'un jeune médecin écossais, Nicolas Garrigan (James McAvoy), que Kevin MacDonald entraîne le spectateur dans un Ouganda de terreur dictatoriale. Fraîchement diplômé en médecine, le jeune Garrigan part dans ce pays d'Afrique par désir de quitter son Écosse natale et sa famille coincée. Il y va pour guérir des vies humaines et, par la même occasion, en profite pour coucher avec de jeunes et jolies Africaines. Son voyage prend une autre tournure quand Idi Amin Dada (Forest Whitaker), le nouveau gouverneur, le choisit comme médecin personnel, puis comme principal conseiller. Progressivement, Garrigan découvre comment Amin a gagné le pouvoir et comment il le maintient : par le massacre des supporteurs des partis opposés. Garrigan réalise alors qu'il participe activement à un régime de terreur en tant qu'un des principaux acolytes du dictateur.

D'abord, on nous présente un pays coloré et carnavalesque. On entend les chants joyeux d'Ougandais célébrant la venue d'un nouveau régime. À mesure que le pouvoir d'Amin s'impose, que le voyage de Garrigan devient insupportable, le film prend une teinte esthétique morbide. Quittant les images multicolores, nous avançons vers des lieux obscurs. Bienvenue dans l'enfer d'une dictature sanguinaire, un cauchemar dont on n'arrive pas à se réveiller.

Plus étonnant encore est cette progression vers la terreur qu'impose Idi Amin Dada, même si son charisme, sa drôlerie et son habileté à créer une ambiance festive sont ensorcelants. Forest Whitaker passe pour un vrai gamin dans le rôle de celui qui fut



The Last King of Scotland

qualifié de bouffon meurtrier. En fait, MacDonald dresse le portrait d'un tyran obsédé par son image positive, laquelle contribue à le maintenir au pouvoir. Sa bouffonnerie voile la terreur qui entoure l'Ouganda mais aussi sa propre existence puisque Amin manifeste constamment des sautes d'humeur et des crises de paranoïa. Habituellement, il regagne aussitôt la confiance de ses proches en tournant la situation à la blague ou par des taquineries enjôleuses.

Le roi d'Écosse est le titre que s'est lui-même donné Idi Amin Dada. L'Écosse et l'Ouganda ont en commun un mouvement d'indépendance face à l'Angleterre. Ce titre ne révèle pas seulement la face délirante et irrationnelle du dictateur : il affirme l'appartenance imaginaire d'Amin à une nation luttant pour son autonomie. De même, Amin se déclara conquérant de l'Empire britannique quand l'Angleterre rompit ses relations avec son régime. Cette complexité identitaire rappelle le célèbre documentaire **Les Maîtres fous** de Jean Rouch, dans lequel les Hauka deviennent possédés par l'esprit des colonisateurs français au cours d'un rituel : même inversion d'identité, même transfert imaginaire accentuant la ressemblance ou la dissemblance d'un individu ou d'une communauté par rapport à un autre groupe.

Le personnage d'Amin est saisissant tandis que celui de Garrigan est aussi naïf qu'ennuyeux. Dommage que la présence de ce dernier finisse par envahir le récit au détriment de celle d'Amin. Dommage aussi que les faits historiques soient obscurcis par une banale intrigue de tricherie sexuelle. Le film aurait pu être l'occasion

d'informer davantage sur cette page tragique de l'histoire ougandaise, mais il s'en éloigne comme par peur de ne pas répondre aux exigences du divertissement. L'intérêt du film réside donc dans le portrait inachevé de ce dictateur excentrique. Surtout, MacDonald a su illustrer comment un tyran réussit à maintenir l'opinion publique de son côté par une image charismatique, patriotique et optimiste. ■

The Last King of Scotland

35 mm / coul. / 121 min / 2006 / fict. / Royaume-Uni-Allemagne

Réal. : Kevin McDonald
Scén. : Jeremy Brock
Image : Anthony Dod Mantle
Mont. : Justine Wright
Prod. : Cowboy Films
Dist. : Fox Searchlight Pictures
Int. : Forest Whitaker, James McAvoy, Kerry Washington, Gillian Anderson

Little Children de Todd Field

Panique en banlieue

STÉPHANE DEFOY

Décidément, la classe moyenne nord-américaine des calmes banlieues cossues représente une intarissable source d'inspiration pour bon nombre de talentueux réalisateurs. Le cynique Todd Solondz y campe l'action de l'ensemble de ses réalisations (**Welcome to the Dollhouse**, **Happiness**, **Storytelling**). Le Britannique Sam Mendes dépeint cet univers conformiste avec un humour décapant dans son meilleur film à ce jour, **American Beauty**. Plus près de nous, Robert Morin s'attarde aux angoisses et aux insatisfactions banlieusardes dans **Que Dieu bénisse l'Amérique**. Et voilà que le comédien Todd Field, qui avait impressionné

avec sa première réalisation sur fond de vengeance sourde (**In the Bedroom**), adapte une nouvelle de l'écrivain Tom Perrotta et propose, avec **Little Children**, une observation consciencieuse sur les désillusions de couples ayant opté pour la vie rangée en périphérie des cités.

Le récit s'oriente autour de deux personnages, un homme et une femme trentenaires demeurant à la maison à temps plein avec leurs jeunes enfants tandis que leur conjoint respectif occupe un emploi bien rémunéré. Une rencontre fortuite dans un parc amènera les deux individus à se rapprocher pour finalement conduire à une liaison à la fois torride et hasardeuse. Évacuant en partie l'approche satirique de la nouvelle de Perrotta, le réalisateur nous présente un monde qui, derrière la tyrannie du conformisme, camoufle sa part d'aspirations déçues. Ainsi, les personnages de Brad (Patrick Wilson) et Sarah (Kate Winslet) parviennent à se satisfaire d'un quotidien peu stimulant en se réfugiant dans leurs illusions de jeunesse. Brad passe des heures à regarder les prouesses de jeunes *skaters*, rêvant de se joindre à eux pour leur démontrer ses capacités malgré la trentaine avancée. De son côté, Sarah participe à un club de lecture et finit par s'identifier au personnage d'Emma Bovary du roman de Flaubert, femme mal mariée refusant sa triste destinée. Loin de se laisser gagner par les rêveries de ses protagonistes, **Little Children** se plaît à ramener les amants dans une réalité qui ne cesse de se détériorer. S'ajoute à ce portrait désenchanté d'une société prisonnière de son conservatisme, la présence d'un pédophile remis en liberté (comme dans le film de Morin), créant un véritable climat de paranoïa au sein de la petite communauté.

Il ne faut pas se laisser berner par le titre du film (faisant référence à la fois aux enfants du récit de même qu'à l'immaturité des personnages adultes), en apparence anodin. **Little Children** s'avère une radiographie scrutant un pan de la population, confinée à l'étroitesse de ses préjugés.